

La poésie néerlandaise : un tableau bigarré

Jan H. Mysjkin

Numéro 155, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91886ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mysjkin, J. (2019). La poésie néerlandaise : un tableau bigarré. *Les écrits*, (155), 48–50.

LA POÉSIE NÉERLANDAISE :
UN TABLEAU BIGARRÉ

Le 9 janvier 1999, le journal *De Volkskrant* titre en grandes lettres : «IL Y A PLEIN DE NÉERLANDAIS ICI». Le journaliste Michiel Kruijt a emboîté le pas aux migrants néerlandais qui se sont installés au Canada dans les années quatre-vingt-dix. On peut y lire cette nouvelle époustouflante : «Dans la cour de l'école à Lacombe, un village situé au cœur de la province canadienne d'Alberta, il est désormais interdit de parler le néerlandais. La langue a été déclarée tabou parce que l'anglais était négligé, tellement il y a de Néerlandais à l'école. Tous des enfants de fermiers qui sont partis vers la Terre Promise des Fermiers.» Il est vrai qu'à cause de la terre hors de prix aux Pays-Bas, les Néerlandais, agriculteurs et éleveurs chevronnés, cherchent un avenir ailleurs, non seulement dans les anciens pays du bloc de l'Est – la Hongrie, la Pologne, la Roumanie –, mais aussi de l'autre côté de l'Atlantique. Cela nous rappelle qu'au xviie siècle déjà les Néerlandais s'étaient emparés d'un territoire au Canada, se battant contre les Anglais, les Français et tant d'autres nationalités pour conquérir ou défendre ce qu'ils appelaient justement la «Nouvelle-Hollande». Ils ont mordu la poussière, mais ne se sont pas tus pour autant.

Selon le recensement de 2006, il y aurait 1 035 965 Canadiens avec des racines complètement ou partiellement néerlandaises. Jusqu'à présent, le néerlandais est parlé par environ 140 000 personnes, des migrants de la première et de la deuxième génération. Ils ont leur propre mensuel, *De Krant* («Le Journal»), qui, avec 7 500 abonnés, informe les expatriés de ce qui se passe dans la mère patrie. J'ignore dans quelle mesure la littérature fait partie des informations dignes de traverser la mare aux harengs.

Il est à craindre que les populations arrivées pendant la grande vague des années cinquante et soixante n'aient pas amené les bouleversements dans la poésie de cette époque. Les Pays-Bas, restés en dehors de la Première Guerre mondiale, n'avaient pas ressenti le besoin de remettre en cause leurs fondements, comme cela a été le cas dans les pays belligérants. Expressionnisme, futurisme, dadaïsme, surréalisme n'ont pas eu de prise sur la culture néerlandaise. Ce n'est qu'à la sortie de la Deuxième Guerre mondiale que ces mouvements ont commencé à faire des remous. Tout change quand le peintre et poète Lucebert publie, fin 1949, son poème annonciateur «Défense du mouvement de 1950», dont je cite la strophe finale :

*Sachez-le, paisibles Pays-Bas, moi et mes camarades,
nous portons la muse comme un parapluie dans nos pantalons
et cherchons notre destin de décadents dans le record : rôtir,*

*rôtir jusqu'au brun complet dans la grâce des bombances et des blasphèmes.
À force d'enfler contre votre mur avec la racaille nous voilà vessie,
sac lourd de rires, de crampes, cris et fracas :
votre ciel croulera sous le poids de notre purulente expérience.*

Évidemment, d'autres voulaient poursuivre le paisible train-train culturel de l'entre-deux-guerres, ce qui entraîne le fait que, pendant un demi-siècle, la poésie néerlandaise a été partagée en conceptions poétiques rivales, qui ne jouaient pas exactement sur les mêmes plans et dans les mêmes termes au cours des décennies. Ainsi, l'opposition dominante, dans les années cinquante, était celle entre tradition et modernité ; dans les années soixante, entre réalisme et expérimentalisme ; dans les années soixante-dix, entre poésie anecdotique et poésie langagière ; dans les années quatre-vingt, les uns se tournaient vers un lyrisme prémoderne, d'autres vers le postmodernisme. Ce partage binaire s'est effrité peu à peu dans les années quatre-vingt-dix pour se fondre dans un climat plus consensuel. Au début du nouveau millénaire, le tableau littéraire, aux Pays-Bas, est devenu très bigarré, le slam s'ajoutant à la scène (et sur la scène). Les trois poètes que nous présentons ci-après témoignent de cette diversité d'approche.

Kreek Daey Ouwens (née en 1942) a fait ses débuts à 44 ans avec un récit dans la revue *Hollands Maandblad*. Son premier recueil, *Stokkevingers*, ne paraît qu'en 1991. D'emblée des textes en prose et en vers alternent, ses proses étant pour la plupart poétiques et ses vers souvent narratifs. Cela est aussi vrai pour *Tegen de kippen en de haan* (1995), où la petite fille Bee évoque de façon fragmentaire des images et des événements de son enfance, dont la mort de sa mère. En 2013, cette poète fut la première lauréate du Prix Leo Herberghs à cause de ses affinités avec le poète qui donne son nom au prix : « un même esprit de silence et d'attention pour ce qui est menu, sobre, concret et secret », remarque le rapport du jury.

Han van der Vegt (né en 1961) raconte « qu'à quatorze ans, il s'était promis de devenir écrivain, sans avoir pour cela une raison quelconque ou des dispositions manifestes. Tout ce qu'il a écrit avant ses vingt ans a été détruit. Le plus gros de ce qu'il a écrit par la suite également. Ce qui lui manque en talent, il le compense par l'entêtement. » Ce n'est qu'à partir de 1990 que cet entêtement paie. Un premier recueil *Oker* sort en 1993 dans l'indifférence totale. Mais il persévère sur le chemin de longs poèmes narratifs à forte teneur d'éléments empruntés à la science-fiction. De 2000 à 2004, il s'installe à Anvers, où il écrit *Exorbitans*, le poème d'un vaisseau spatial qui sera publié

en 2006 et refondu en 2007 en *space opera* en collaboration avec le compositeur Jan Frans van Dijkhuizen.

Hélène Gelès (née en 1967) a fait ses débuts en 2006 avec le recueil *niet beginnen bij het hoopf*, nominé pour le Prix C. Buddingh' au festival Poetry International à Rotterdam. Après avoir écrit en 2007 le libretto pour l'oratorio *Voices* du compositeur André Arends, elle a publié son deuxième recueil, *zet af en zweef* (2010), couronné du Prix Jan Campert. «Je chéris l'audace de laisser miraculeux le processus miraculeux de la poésie, de ne pas développer des habiletés, une méthode d'écriture,» a-t-elle dit dans ses remerciements. «En grande partie je laisse arriver, je suis les sons, le rythme, le ton et la logique du poème qui se produisent en écrivant.» En 2014, elle a publié son recueil le plus récent, *applaus vanuit het donker*.
